

Entretien avec Jacques Godbout

Marco de Blois

Numéro 78-79, septembre–octobre 1995

La télévision à l'aube de l'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

de Blois, M. (1995). Entretien avec Jacques Godbout. *24 images*, (78-79), 30–31.

ENTRETIENS

La télévision et le cinéma: mariage de raison et non histoire d'amour. C'est ce que vous pourrez constater à la lecture des propos de six réalisateurs québécois que nous avons rencontrés afin de discuter de ce sujet qui ne laisse personne indifférent.

ENTRETIEN AVEC JACQUES GODBOUT

Autour de 1980, vous tourniez deux films, Derrière l'image et Distorsions, où vous critiquiez l'information télévisée. Quelles observations faites-vous aujourd'hui de cette même information?

Pour moi, la télévision avait trois fonctions quand elle est apparue: information, éducation, divertissement. Tout ça a été remplacé par une sorte de distraction totale. Divertir, ce n'est pas nécessairement distraire, c'est faire plaisir, amuser. Mais là, c'est distraire, c'est-à-dire que tout est conçu par petits morceaux afin de s'assurer que tous ceux qui zappent — et c'est la majorité — puissent peut-être accrocher à ce qu'ils voient, une seconde de plus ou de moins. On nous parle de chaînes que tant de personnes par semaine écoutent, mais on ose à peine dire que pour certaines émissions, les gens n'ont fait que passer.

Voyez-vous d'un bon œil l'apparition des chaînes spécialisées, la possibilité qu'auraient les gens de choisir eux-mêmes, comme dans une bibliothèque, les émissions qu'ils veulent voir?

Que je vois ça d'un œil bon ou mauvais, cela va se faire. Les seules limites au fractionnement des chaînes, c'est la publicité et l'argent qu'elle peut rapporter. Il y a des individus, certainement, qui vont, à travers ce système, prendre le meilleur et le transformeront en une bibliothèque audiovisuelle personnelle. Mais je serais étonné que la majorité puisse ou sache le faire. Et si je regarde le résultat sur les enfants, au contraire, cette possibilité de choisir fait des êtres qui papillonnent et qui savent plein de choses, qui peuvent vous dire par exemple quel genre d'œuf a un serpent à sonnette; mais pour le reste, il y a de grands trous dans leur rapport à la société.

C'est l'impression que j'ai lorsque je regarde RDI. On m'apprend plein de choses, mais je suis incapable de les mettre en contexte, de leur donner un sens.

En plus de ça, vous ne pouvez pas agir sur elles. La principale différence, je pense, entre l'information que recevaient nos arrière-grands-parents et la nôtre, c'est qu'elle leur arrivait moins rapidement. Surtout, ils pouvaient agir sur elle. C'était des informations concernant leur milieu. Et quand ils entendaient parler d'une guerre lointaine, ils savaient bien qu'elle était lointaine. Ils n'en entendaient

pas parler tous les jours. La Bosnie, j'ai l'impression d'une part d'être plus informé de sa géographie que j'ai besoin de l'être; d'autre part, j'en ai marre de ne pouvoir intervenir. Chaque soir, on me montre six à huit cadavres sanguinolents. La bombe vient de tomber dans un marché, un parc ou une rue, et tout ce que je vois, ce sont des personnes mortes ou à moitié mortes, et on me dit que ça a recommencé à Sarajevo. Et puis, que puis-je faire? Où vais-je? Me coucher? Dois-je me dire que nous sommes une bande de dégueulasses? Il y a quelque chose de malade dans tout ça, mais ce n'est pas moi qui vais changer quoi que ce soit. Nous sommes à la merci de la technique, du commerce, et l'un avec l'autre font nos jours et nos belles soirées.

Dans Le mouton noir, vous prenez quatre heures pour faire le tour d'un événement abracadabrant, la crise constitutionnelle de 1990. Ce souci de durée n'existe pas à la télévision.

C'est cela qui est disparu. En fait, on a gagné beaucoup en ce qui concerne l'espace. On peut savoir que les chameaux du désert souffrent d'une maladie endémique et tout à coup ont tous la chiasse. On raccourcit la durée cependant, et plus le temps passe, plus on nous le donne de façon très comprimée. Nous sommes plus libres que nous ne l'avons jamais été: de nos mouvements, de nos déplacements, de nos lectures. On visionne toutes sortes de cassettes, il y a plein de chaînes de télévision, mais plus cette liberté augmente, plus elle nous bouffe du temps, ou moins on a le temps d'en profiter. C'est cette liberté de temps que nous n'avons pas et à laquelle je reste effectivement attaché, qui explique que je continue à faire des films qui ont une certaine durée.

La télévision d'État devrait-elle avoir à l'égard de sa programmation les mêmes préoccupations que l'ONF à l'égard du cinéma?

La télévision d'État a démissionné depuis au moins une quinzaine d'années. Jusqu'à un certain point, elle pouvait se servir de la publicité pour renflouer ses caisses, mais il y a un seuil au-delà duquel c'est la publicité qui vous mène. La télévision d'État est devenue une sorte de télévision privatisée, et le jour où j'ai vu passer Pierre Nadeau de Radio-Canada à TVA, je me suis dit: «Voilà, c'est le début non pas de la fin, mais de la confusion.» Depuis ce temps, effectivement, non seulement les journalistes ont quitté une chaîne et en

sont revenus, mais les directeurs de programme aussi, etc. La télévision d'État a perdu sa raison d'être. D'ailleurs, aujourd'hui, on lui coupe les fonds et elle gueule, mais il n'y a plus grand monde pour la défendre.

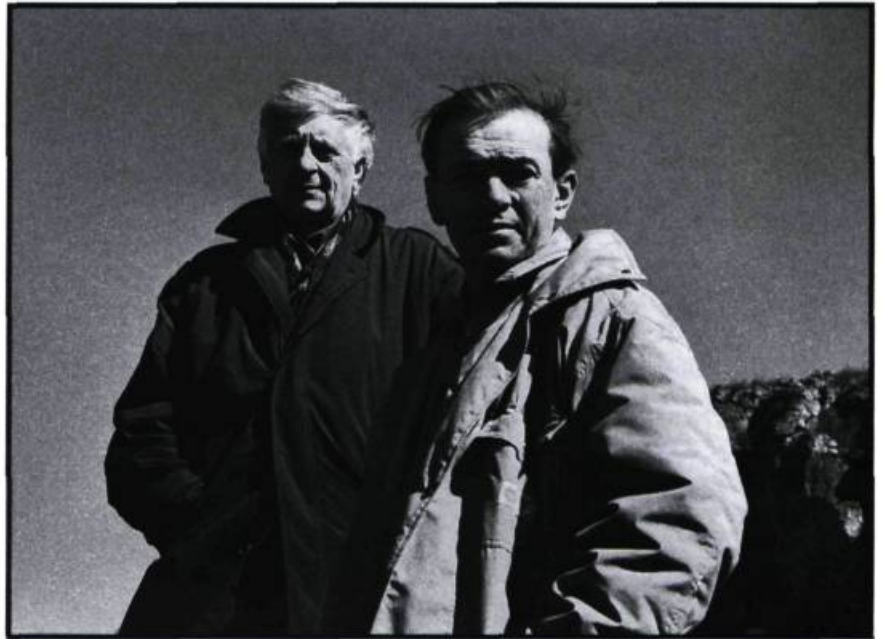
Nous sommes dans une situation où c'est le contexte commercial qui l'emporte. Les postes qu'occupent aujourd'hui les MBA dans les entreprises culturelles étaient autrefois occupés par des gens de culture qui ne connaissaient pas grand-chose à l'administration mais qui avaient des idées. Or, il y a des as de l'administration qui n'ont pas d'idées. Puis ces gens-là font partie du baby-boom, ils ne sont pas près de disparaître, ils ont quarante, quarante-cinq ans, donc encore certainement vingt ans devant eux. Avant qu'ils ne changent, il va couler de l'eau sous les ponts.

L'influence de la télévision est si forte qu'on la sent jusque dans certains films indépendants. N'est-il pas préoccupant que des réalisateurs qui ne doivent rien à personne se soumettent à une esthétique qu'ils devraient pourtant refuser?

La tuyauterie principale de la diffusion, c'est la télévision. Bien sûr, on peut aller voir des documentaires boulevard Saint-Laurent ou à l'ONF, mais c'est exceptionnel et pour un public restreint de toute manière. Donc, la télédiffusion est omniprésente et on ne peut pas y échapper. Moi, j'ai trouvé très agréable de voir des gens qui ont aujourd'hui trente ans découvrir à Canal D des films que j'ai faits il y a vingt ou trente ans et qu'ils n'auraient jamais pu voir autrement. Donc, la télévision a la vertu de faire renaître des cadavres de pellicule. Cela dit, la possibilité de télédiffusion impose mentalement une esthétique. Je viens de terminer le tournage d'un documentaire sur 1759 et la bataille des plaines d'Abraham. Je ne sais pas si l'esthétique de la télévision nous a rejoints. Pas dans ce cas-ci, je ne pense pas, probablement parce que c'est un des derniers films que je fais ici, à l'ONF – en tout cas certainement comme employé – et parce que je me suis permis une distance. Si j'avais tourné ce film plus tôt, j'aurais probablement été encore soumis à ce qu'on pourrait appeler l'esthétique de l'audiovisuel en général.

Que se passe-t-il lorsque vous vous sentez «soumis» à une esthétique audiovisuelle ?

Pour certains de mes films, je me suis encarcené moi-même dans cette esthétique parce qu'après tout j'utilisais de l'argent public. Néanmoins, je me suis débarrassé de cette esthétique en tournant *Le mouton noir* parce que cette fois-là je venais de publier un journal et il n'y a pas eu d'interruption entre les deux projets; la dimension littéraire l'a donc emporté. Alors que quand j'ai réalisé *Distorsions* ou même *Derrière l'image*, j'ai essayé de faire comme cela devrait se faire avec de l'argent public, c'est-à-dire réfléchir pour le public et lui redonner ce à quoi il a droit. Dans le fond, c'est bien beau de parler de signature, de personnaliser un film, mais encore faut-il que vous vous sentiez la permission de le faire. Et dans ces cas-là, je ne m'en sentais pas la permission.



Jacques Godbout, en compagnie du baron de Marestan, à Candiac (France) sur le tournage de 1759, le film qu'il prépare sur la Conquête.

Au cours de vos voyages, vous avez sûrement eu l'occasion de regarder des télévisions étrangères. Y en a-t-il qui vous apparaissent exemplaires?

La télévision britannique, sans aucun doute, l'a été jusqu'à tout récemment. Elle l'est peut-être encore, je ne l'ai pas vue depuis quelques mois, mais celle que j'ai connue prend le temps de faire les choses. Les documentaires que vous pouvez voir parfois à PBS ont nécessité un an, un an et demi pour se faire. Quand Channel 4 a été créé, on a dit: «Vous allez vendre de la publicité, mais une partie de votre publicité va servir à payer des émissions de type expérimental.» C'est génial!

Mais quelles sont les raisons qui font que les Anglais ont une telle télévision?

C'est très curieux. Une partie de la réponse tient au fait que les gens qui travaillent à la télévision britannique – jusqu'à tout récemment, en tout cas – ne gagnent pas beaucoup d'argent. Ils ne sont pas là pour le fric. Enfin, cela a pu changer un peu, je ne suis pas sûr. C'est un pays où la culture n'intéresse pas la majorité des gens, surtout pas les gouvernements qui sont persuadés depuis des siècles que c'est le commerce qui compte. Il doit donc y avoir aussi une espèce de rage des Anglais qui ont un peu de culture, qui aiment les arts et qui font ça quasiment par provocation. Il y a un sens du journalisme qui est très fort, un souci du journalisme honnête qui fait qu'ils consacrent beaucoup d'énergie à la recherche – peut-être plus qu'ils ne devraient – mais chose certaine ils en consacrent beaucoup. Puis c'est un pays en décadence. Les plus beaux moments d'un pays se retrouvent soit quand les choses commencent à éclater, soit quand il est en décadence totale, et eux en ce sens sont plutôt en décadence. En tout cas, peu importe les raisons, on ne peut pas les prendre pour donner naissance chez nous à une télévision qui aurait de l'allure. ■